

- Éviter au maximum l'usage d'animaux de laboratoire en science, c'est possible.
- La plateforme RE-Place, améliorée, permet l'échange de savoirs entre scientifiques.
- Entretien avec sa responsable.

“Œuvrer à moins de souffrance animale en science est un devoir éthique”

En Belgique, environ un demi-million d'animaux de laboratoire sont utilisés chaque année à des fins scientifiques. Pour réduire ce chiffre, en 2018, les Régions flamande et bruxelloise – la Région wallonne a été contactée mais les tractations n'ont pas abouti – lançaient RE-Place, une plateforme permettant aux chercheurs de partager leur expertise sur les alternatives à l'expérimentation animale. Désormais, celle-ci dispose aussi d'une nouvelle version optimisée, notamment via un outil en ligne permettant un meilleur échange de l'expertise existante. Les ministres du Bien-être animal flamand et bruxellois, qui financent le projet, appellent les chercheurs à partager “autant que possible” leur expérience sur cette plateforme. “Comme ces nouvelles technologies se développent rapidement, il est important, surtout pour les jeunes chercheurs, d'avoir facilement accès à des informations fiables et aux meilleures pratiques”, explique la toxicologue émérite de la VUB Vera Rogiers, responsable de la plateforme et active dans la recherche d'alternatives depuis trente ans. “Mon moteur est la science. Et si vous pouvez, en science, avoir moins d'animaux ou moins de souffrance animale, alors je pense que c'est notre devoir éthique de le faire.”

Cruels et inefficaces ?

Actuellement, les animaux sont le plus souvent utilisés dans la recherche biomédicale de nouvelles thérapies, et l'utilisation d'animaux de laboratoire est souvent exigée par la loi, par exemple pour assurer la sûreté de médicaments et de vaccins. L'utilisation d'animaux de laboratoire est strictement contrôlée par les comités d'éthique et les autorités régionales chargées du bien-être des animaux. Selon une directive européenne, les animaux ne peuvent être utilisés à des fins scientifiques ou éducatives que si aucune alternative n'est disponible.

Mais, pour nombre d'organisations de défense animale, qui réclament la fin de ces tests, ceux-ci sont cruels et même inefficaces, les substances sans dan-

ger pour les souris ou les rats pouvant ne pas être sans danger pour les humains et vice versa. Pour M^{me} Rogiers, les choses sont plus nuancées. “En science et en médecine, rien n'est jamais noir ou blanc. Il est vrai qu'un certain nombre de tests faits sur des animaux n'apprennent rien sur l'humain et la santé humaine. Certains tests réalisés sur les animaux ne sont pas non plus forcément essentiels.” Exemple ? Pour les vaccins, souvent à destination d'animaux, les tests d'injection sur les animaux de labo afin de repérer d'éventuels effets secondaires “pourraient être remplacés par des méthodes plus modernes”. Même chose pour la fabrication d'anticorps monoclonaux, médicaments purifiés à partir du sérum de mammifères. Mais “des travaux essayent de voir si on peut le faire sans animaux et montrent que c'est possible dans certains cas”.

Investir pour revenir au même point

Cependant, dans les deux cas, les groupes pharmaceutiques ont déjà des systèmes qui ont fait leur preuve. “Donc, vous devez trouver tout un nouveau système pour au final remplacer quelque chose qui marchait déjà ! L'entreprise doit investir pour se retrouver au point où elle se trouve maintenant... Donc elle dit : qui va payer pour cela ? Oui, il y a donc un certain nombre de choses qui pourraient être remplacées, mais des incitants sont nécessaires.” À l'inverse, poursuit la toxicologue, lorsqu'on regarde ce qui a été fait dans le passé, les tests sur les animaux ont permis de faire progresser la science, et de découvrir de nouveaux médicaments. “En outre, il est impossible aujourd'hui de développer de nouveaux médicaments et produits pharmaceutiques sans tests sur les animaux. Dans leur développement, les animaux sont aujourd'hui encore nécessaires. Vous pouvez remplacer un certain nombre de tests ici et là, mais, en fin de compte, ce dont vous avez besoin, c'est d'étudier l'interaction entre les différents organes du corps. Lorsqu'on travaille avec des animaux,

en toxicologie, on regarde l'effet sur tous les organes. Et cela, les techniques alternatives ne peuvent pas encore le fournir. En toxicologie, nous avons aussi des alternatives pour tout ce qui est tests de toxicité locale et aiguë, mais pas pour des tests sur le long terme. Vous ne pouvez pas pousser pour quelque chose quand ce n'est pas là.”

“Une énorme amélioration”

Cela dit, la scientifique constate “un glissement général de l'utilisation des animaux pour tout et n'importe quoi vers des méthodes alternatives. Notre position est donc que la meilleure science est celle qui, actuellement, combine l'expérimentation animale et des méthodes alternatives car celles-ci sont meilleures pour connaître les mécanismes de base. L'expérimentation animale est descriptive ; vous donnez une substance à un animal et vous regardez ce qui se passe, alors que la science développée maintenant cherche à comprendre le mécanisme et, ensuite, on développe une méthodologie qui essaie d'imiter ce mécanisme. Ainsi, vous en savez beaucoup plus sur ce qui se passe.”

180

méthodes

sont disponibles sur RE-Place. Il est possible de contacter les chercheurs et de former des “groupes de recherche”.

Tout au long de sa carrière de quasi cinquante ans, elle a constaté “une énorme amélioration” du traitement des animaux de labo, ce qui est “aussi dû” aux organisations des droits des animaux. “Par exemple, les tests d'irritation des yeux pour les produits cosmétiques, qui auparavant consistaient à mettre des produits dans les yeux de lapins, n'utilisent plus d'animaux. Autrefois, si le produit était irritant, le lapin pouvait devenir aveugle, c'est bien sûr horrible. Dans le cas des pharmaceutiques ou des produits d'entretien, on utilise encore des animaux : trois lapins maximum contre auparavant une dizaine. Donc, il y a une réduction très nette. Et on administre toujours des anesthésiques et des analgésiques. C'est ce qu'on appelle le raffinement. Il n'y a donc pas seulement moins d'animaux. Ils sont aussi mieux utilisés, de la manière la plus humaine.”

Sophie Devillers

